

Journée de partage à Assise

Notes de l'Enseignement du père Paolo Prospero

Vendredi 24 mars 2023

1. En marche vers la liberté

Tous les ans, pendant le Carême, l'Église nous invite à fixer notre regard sur la grande épopée de l'Exode d'Israël, de l'esclavage d'Égypte à la terre promise, la terre de la liberté, qui n'est pas l'Amérique (d'où le chant que j'ai voulu vous faire écouter¹), mais la terre de Canaan, où « coulent le lait et le miel ».

On pourrait se demander à juste titre : pourquoi ? Si nous avons déjà été « libérés du joug du mal », comme le chante un hymne de Carême que beaucoup d'entre vous connaissent bien, pourquoi faut-il toujours un nouvel exode ? Sommes-nous libres, oui ou non ? Chacun d'entre nous le sait et peut répondre pour lui-même : en partie oui, et en partie non. Et cela pour différentes raisons, entre autres le fait qu'il y a beaucoup d'Égyptes qui nous retiennent prisonniers, et pas une seule. Il y a différentes formes d'esclavage dans notre vie, et surtout il en apparaît toujours de nouvelles, au fur et à mesure que les circonstances changent et que la mentalité qui domine le monde dans lequel nous vivons évolue – une mentalité qui, comme le souligne avec insistance l'école de communauté que nous faisons, exerce inévitablement un pouvoir de séduction sur nous, que nous en soyons conscients ou pas. Chaque époque, chaque moment historique a son « Égypte invisible ». Le monde qui nous entoure est donc caractérisé par une idéologie dominante, par une certaine mentalité qui domine la société et devient un défi pour le chrétien, c'est-à-dire une tentation, une épreuve et en même temps, en tant que telle, une *occasion* de maturation et d'enrichissement. En effet, la tentation, si elle est traversée et vaincue par le glaive du discernement (pour employer un terme cher au pape François) nous rend plus conscients et plus forts, et donc paradoxalement nous enrichit.

Il est impossible de vivre dans un contexte général sans être influencé par celui-ci. [...] Notre esprit agité et confus abrite le mensonge de la mentalité actuelle, de laquelle nous participons nous-mêmes, puisque nous sommes les enfants de cette réalité historique qu'est l'humain et que nous devons traverser tous les malaises, toutes les tentations, tous les résultats amers, en maintenant l'espérance qui est la vie de la vie.²

Demandons-nous alors : quelle est l'Égypte dans laquelle nous vivons tous plus ou moins, et dont nous respirons l'air, que cela nous plaise ou non ? Nous pourrions dire bien des choses. Je veux m'arrêter avec vous aujourd'hui surtout sur un aspect particulier de cette nouvelle « Égypte », que je décrirai en m'inspirant du petit livre d'un intéressant philosophe coréen germanisé, Byung Chul Han, qu'un ami m'a fait connaître récemment. Il s'intitule *La société de la fatigue*, et j'en conseille la lecture tout particulièrement aux passionnés du chanteur Vasco Rossi, puisque Han (c'est ce qu'on m'a dit !) est l'un de ses penseurs de référence. Commençons !

¹ The Bay Ridge Band, *New Creation*, extrait du CD *Spirituals and songs from the Stoop*, 1999, © Euro Company.

² L. GIUSSANI, *Donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre*, Chora, Milan 2022, p. 111.

2. Un nouveau (et pourtant ancien ?) esclavage : la société de la performance

L'une des scènes que j'ai toujours trouvées les plus bouleversantes du livre de l'Exode se trouve au tout début, là où l'auteur sacré, en deux coups de pinceau, décrit la souffrance des enfants d'Israël en Égypte, forcés à travailler comme des bêtes de somme, sous les coups de fouet de leurs oppresseurs, pour construire les cités de Pharaon. Je me souviens que quand j'étais enfant, chaque fois que je voyais à la télévision le film « Les dix commandements » de Cecil de Mille, le passage qui m'émouvait le plus était celui du début, quand on voit cette immense foule d'hommes, jusqu'aux vieillards et aux enfants, qui travaillent comme des bêtes dans les chantiers des pyramides. J'étais enfant, mais va savoir pourquoi, quand je voyais ces êtres humains fouettés comme des mules, j'étais ému aux larmes, comme si mon cœur percevait qu'il y avait en réalité dans ces scènes quelque chose qui me concernait de près, même si je n'aurais pas su dire ce que c'était :

[11] On imposa donc aux fils d'Israël des chefs de corvée pour les accabler de travaux pénibles. Ils durent bâtir pour Pharaon les villes d'entrepôts de Pithome et de Ramsès. [...] Les Égyptiens soumièrent les fils d'Israël à un dur esclavage [14] et leur rendirent la vie intenable à force de corvées : préparation de l'argile et des briques et toutes sortes de travaux à la campagne ; tous ces travaux étaient pour eux un dur esclavage. (Es 1, 11-14)

Maintenant, je pense que nous sommes tous d'accord pour dire que cette forme d'esclavage n'est plus dominante dans notre société actuelle. Si le marxisme a échoué, du moins dans sa version classique, c'est justement parce que l'opposition esclave-patron, opprimé-oppresseur, ne semble plus décrire la réalité de la société néo-libérale dans laquelle nous vivons aujourd'hui. L'Italien moyen (ou, pour généraliser, l'homme occidental moyen) a en général plus ou moins pu choisir ses études (je suppose que c'est vrai pour vous tous ou presque) et souvent aussi son travail (pas toujours, bien sûr). S'il y met du sien, il reçoit des primes, il fait carrière et surtout il se fait plein d'argent. Les plus chanceux exercent un métier qu'ils aiment et peuvent en changer s'il ne leur plaît pas, ou bien ils en trouvent un autre qui les attire plus. Donc l'esclavage est dépassé ? Le temps est donc venu où l'homme peut enfin « se nourrir du travail de ses mains et jouir de ses fruits », comme le dit le psaume (Ps 128, 2) ? D'après notre philosophe, la réponse est non. L'esclavage matériel a été supplanté par une autre forme d'esclavage, plus subtile et paradoxalement pas moins destructrice. Quel esclavage ? En une phrase, qu'il va falloir ensuite décliner : l'esclavage de la prestation, ou plutôt de la performance.

Il part de ce fameux changement d'époque que nous traversons, c'est peut-être même sa consistance : le fait que nous sommes passés, pour le dire avec Han, de la société disciplinaire, faite d'obligations, de devoirs et d'interdictions imposés par l'ordre établi (incarné par la famille, l'Église, l'État, etc.), à la *société de la performance*, dans laquelle il n'y a en théorie plus d'obligations, de devoirs, sinon de se « promouvoir », de « s'élever » soi-même, ce qui signifie en bref : gagner de l'argent et s'affirmer socialement, en montrant qu'on est quelqu'un qui sait « faire la différence ». « You are the difference you make in the world », était le grand slogan qui résonnait partout quand j'étais aux États-Unis : « Tu existes, tu es quelqu'un dans la mesure où tu fais la différence ». Peu importe en quoi. L'important est de la faire ;

La société du XXIe siècle n'est plus la société disciplinaire, mais c'est une société de la performance [...]. Ses citoyens ne sont plus des « sujets d'obéissance », mais des « sujets de performance ». Ils sont entrepreneurs d'eux-mêmes.³

On comprend alors pourquoi j'ai parlé d'esclavage *paradoxal*. Est paradoxal ce qui semble contradictoire mais qui se révèle en fait, tout compte fait, conforme à la réalité. Dans notre cas : quand nous pensons à un esclave, nous pensons à un homme soumis à un autre homme, au point que cet autre (le maître) peut lui faire ce qu'il veut, autrement dit *l'exploiter*. Or, dans la société de la performance, soutient notre philosophe coréen, il se produit quelque chose de différent, de « paradoxal », justement. Il arrive en effet que l'entrepreneur et l'ouvrier, l'exploitant et l'exploité sont devenus la même personne. C'est toi qui t'exploites, au sens où tu t'éreintes non plus pour faire plaisir à un autre, mais pour obéir à ton propre besoin de te sentir performant, fort/quelqu'un de bien, un « grand » (pour faire court). De ce fait, il s'agit d'un esclavage qui, en un certain sens, est encore plus oppressant que l'esclavage extérieur subi par l'esclave ou le prolétaire :

Le « tu peux » exerce même plus de contrainte que le « tu dois » : l'auto-contrainte est plus fatale que la contrainte extérieure, parce qu'on ne peut opposer aucune résistance à soi-même. Le régime néolibéral cache sa structure de contrainte derrière la liberté apparente de l'individu qui ne se conçoit plus comme un sujet soumis, mais comme un projet à façonner [Tu es ce que tu fais de toi-même, c'est le fameux idéal du self made man]. C'est en cela que consiste sa ruse.⁴

Nous nous trouvons ainsi, surenchérit Chul Han, dans une situation paradoxale. La liberté est précisément le contraire de la contrainte : être libres signifie être libres de contraintes. Or, cette liberté, qui serait le contraire de la contrainte, produit elle-même des contraintes. Les maladies telles que la dépression ou le burnout sont des expressions d'une profonde crise de la liberté [précisément cette liberté qui semble être la valeur suprême de notre société, soutient Han, cette liberté à laquelle est dédiée la statue qui symbolise l'Amérique, est en réalité l'une des valeurs les plus en crise aujourd'hui], elles sont un signal pathologique du fait que la liberté aujourd'hui se transforme généralement en contrainte.⁵

Pour commenter ces lignes si lucides, je veux faire deux remarques. Tout d'abord, le sujet de la performance, même s'il semble n'être esclave de personne,⁶ est en réalité esclave, parce qu'il vit une relation avec son travail et, de façon générale, avec son action⁷ qui est très analogue à celle de

³ Voir BYUNG-CHUL HAN, *La Société de la fatigue*, édition Circé, Belval 2014.

⁴ Voir BYUNG-CHUL HAN, *Le désir – L'enfer de l'identique*, Autrement, Paris 2015.

⁵ Voir BYUNG-CHUL HAN, *La Société de la fatigue*, op.cit.

⁶ « La perte de l'instance de domination ne mène toutefois pas à la liberté. Tout au plus fait elle en sorte que la liberté et la contrainte coïncident. [...] L'excès de travail et de performance augmente jusqu'à l'auto-exploitation. Il est plus efficace que l'exploitation de la part d'autrui dans la mesure où il s'accompagne d'un sentiment de liberté. L'exploiteur est en même temps l'exploité. Victime et bourreau ne se distinguent plus. [...] Les maladies psychiques de la société de la performance sont les manifestations pathologiques de cette liberté paradoxale » (Voir BYUNG-CHUL HAN, *La Société de la fatigue*, édition Circé, 2014).

⁷ Je me permets de souligner que l'attitude que le sujet de performance vit par rapport au travail en tant que profession, a tendance à devenir (ou bien elle exprime à l'inverse) une posture spirituelle et psychologique totalisante qui pénètre chaque sphère (vie morale, relations familiales, vie sexuelle, relations sociales, etc.). Voir à ce propos BYUNG-CHUL HAN, *Le désir – L'enfer de l'identique*, op. cit.

l'esclave. L'esclave vit *dans la peur et l'angoisse de se tromper*, car il sait que s'il se trompe, s'il ne fait pas tout ce qu'on attend de lui, il sera fouetté. Le *sujet de performance* n'a pas peur du fouet d'autrui, mais de celui de son propre « *ego* » (ou plutôt « *super-ego* »), qui lui dit que s'il échoue, il n'est rien.

Ou encore : l'esclave *n'apprécie pas le travail*, parce qu'il accomplit normalement des tâches humiliantes, quand elles ne sont pas épuisantes. En apparence, c'est le contraire pour le sujet de prestation. Il s'engage dans des activités dans lesquelles il recherche le prestige et la gratification. Cependant, obsédé par l'anxiété du résultat, il finit ironiquement par ne pas pouvoir apprécier ce qu'il fait, même s'il fait un travail qu'il apprécierait lui-même. Empêtré dans un « idéal du moi » inatteignable,⁸ il finit par être usé par le travail autant que l'esclave.⁹ D'où, selon le philosophe coréen,¹⁰ la propagation de la *dépression* et du *burnout* :

La plainte de l'individu déprimé, « rien n'est possible », n'est concevable que dans une société qui croit que « rien n'est impossible ». Le « n'être plus capable de faire » conduit à une auto-accusation destructrice et à l'auto-agression [...].¹¹ Le sujet de performance s'exploite jusqu'à l'épuisement (burnout). Il en résulte une auto-agressivité qui se radicalise fréquemment en suicide. Le projet s'avère être une balle que le sujet de performance tire contre lui-même.¹²

Nous avons encore sous les yeux et dans les cœurs un exemple récent et tragique de la perspicacité de ce diagnostic. Comment ne pas penser à cette pauvre jeune fille de 19 ans qui s'est suicidée dans les toilettes de la grande école italienne IULM parce qu'elle se sentait en échec. Bien sûr, il est toujours faux et réducteur d'expliquer une tragédie par un contexte social ou culturel. Chaque histoire humaine est un mystère unique et irremplaçable, dans l'abîme duquel seul le regard de Dieu pénètre vraiment. Cependant, une question se pose : comment est-il possible de se sentir en échec à *seulement 19 ans*, alors que l'on a encore toute la vie devant soi ? Je me permets de dire que c'est possible si l'on vit dans un environnement où, du matin au soir, on est bombardé par un message unique et martelant : tu es ta *performance*.

Deuxième remarque : l'évocation par Han de la ruse du régime néolibéral ne peut manquer de nous faire penser à la ruse par excellence, le Serpent Antique (Gn 3, 1 ss ; Ap 12 ,9), le « Pharaon des Pharaons ». En effet, le (néo)libéralisme semble réaliser mieux que toute autre idéologie qui l'a précédé le rêve de tout pharaon qui se respecte, c'est-à-dire avoir des esclaves qui ne savent pas qu'ils sont esclaves et qui sont donc encore plus esclaves. Ce n'est pas par hasard que saint Jean appelle le diable le père du *mensonge* (Jn 8, 44) : l'arme du grand ennemi de Dieu et de l'homme, depuis toujours, est en effet la tromperie, le mirage, le mensonge. Or, où se trouve ici le centre de la tromperie ? J'en arrive ainsi au troisième point.

⁸ *Ibid.*

⁹ Dans le jargon marxiste, on dira que le sujet de performance n'est pas moins *aliéné* que l'ouvrier du 19^e siècle, car lui aussi a tendance à identifier la valeur de sa personne au produit de son travail.

¹⁰ Il est intéressant de noter que la Corée du Sud est, si je ne me trompe pas, le pays où le nombre d'heures de travail par habitant est le plus élevé au monde (ou l'un des plus élevés).

¹¹ Voir BYUNG-CHUL HAN, *La Société de la fatigue*, op.cit.

¹² Voir BYUNG-CHUL HAN, *La Société de la fatigue*, op.cit.

3. À l'origine du malaise : le self-made man et l'oubli du Dieu *tout en tout*

L'erreur, disait Chesterton, est une vérité devenue folle. Autrement dit c'est une demi-vérité, une partie de la vérité qui est absolutisée comme si elle était tout. Ce n'est pas une coïncidence si le mot *Diabole* (*de diabolus = diviser*) signifie *diviseur*. Le Diable est le *diviseur* de bien des choses : entre l'homme et Dieu, entre la femme et son mari, entre l'ami et l'ami, etc. Mais avant encore (il suffit de lire attentivement le récit de la chute en Gn 3, 1-7 pour s'en rendre compte) il divise en ce sens qu'il nous incite à diviser l'une de l'autre *les parties* de la vérité totale, nous amenant à magnifier l'une et à en *oublier* d'autres. L'idolâtrie, c'est cela. L'idolâtrie ne consiste pas seulement à adorer des statues et des veaux d'or.¹³ C'est aussi, et surtout, le fait de donner toute la place à une partie, une partie qui brille et attire le regard et que l'on finit par identifier arbitrairement avec le tout.

Or, quelle est la partie de la vérité qui prend toute la place dans notre cas ? La voici : il est vrai en effet que l'homme est conçu pour pouvoir agir sur la réalité, pour l'améliorer par ses œuvres ; il est vrai que l'homme ne peut pas se réaliser, qu'il ne peut pas s'élever – utilisons un terme biblique – à la « gloire » pour laquelle il est fait, c'est-à-dire à sa pleine stature, s'il ne se dépense pas, s'il ne travaille pas à améliorer la réalité, en mettant en œuvre tout son génie et sa créativité. Don Giussani aimait citer le psaume 8 pour expliquer cette idée :

*A voir ton ciel, ouvrage de tes doigts,
la lune et les étoiles que tu fixas,
qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui,
le fils d'un homme, que tu en prennes souci ?
Tu l'as voulu un peu moindre qu'un dieu,
le couronnant de gloire et d'honneur :
tu l'établis sur les œuvres de tes mains*

Qu'est-ce que l'homme ? Un grain de poussière, il semble que ce soit un grain de poussière. Pourtant, cette poussière est « *couronnée de gloire* », dit le psalmiste. Pourquoi ? « Tu l'établis sur les œuvres de tes mains ». Cette poussière est appelée à collaborer avec le Créateur du ciel et de la terre pour *amener la réalité du monde à sa destinée*, elle est appelée (pour reprendre la merveilleuse expression du grand Tolkien) à être *subcréatrice*. Tolkien lui-même croyait si sérieusement à cette vocation qu'il est allé jusqu'à créer, à partir des matériaux fournis par le « monde primaire », tout un « monde secondaire » dont la beauté a fasciné et continue de fasciner des millions de lecteurs. Existe-t-il une plus grande vocation que celle-là ? Le récit de la création d'Adam, en Genèse 2, le dit de manière symbolique, lorsqu'il nous dit que le Seigneur commence par planter *Lui-même* le jardin d'Eden (Gn 2, 8), puis invite l'homme à « le garder et le travailler » (Gn 2, 15). On pourrait dire que le premier travailleur, le premier jardinier, le premier « agriculteur » n'est pas Adam, c'est le Seigneur. Mais cela signifie inversement que cultiver, c'est-à-dire travailler la terre, n'est pas une tâche réservée aux esclaves, comme le pensaient les Babyloniens, à savoir les ennemis les plus

¹³ Notons que selon la Bible, le trait distinctif de l'idole est qu'elle est fabriquée par les mains de ceux qui l'adorent : « *A l'Horeb ils fabriquent un veau*, ils adorent un objet en métal ; ils échangeaient ce qui était leur gloire pour l'image d'un taureau, un ruminant » (Ps 106, 19-20). De fait, cela vaut non seulement pour l'idole au sens propre (statue, image, etc.) mais aussi pour toute autre forme d'idolâtrie, par exemple d'une femme aimée, d'un chanteur, d'un dirigeant politique, etc. Dans tous ces exemples, il est vrai qu'il s'agit d'une « fabrication » métaphorique ou mentale. Cependant, il s'agit toujours d'une « fabrication », puisqu'en faisant d'une certaine personne ou d'une certaine chose mon dieu, je suis toujours l'auteur de la transformation de cette chose ou de cette personne non divine en divinité.

puissants d'Israël sur le plan culturel,¹⁴ C'est au contraire la tâche la plus honorable, car il s'agit d'imiter le Seigneur des Seigneurs, le créateur du ciel et de la terre.

Mais voilà le hic : dire *sub-créateur*, pour reprendre le terme utilisé par Tolkien, c'est dire que l'homme est appelé à travailler une terre qu'il n'a pas faite au départ, qui a été mise entre ses mains par un Autre. Je ne peux rien faire « avec rien » et « à partir de rien ». Mon travail s'applique toujours à quelque chose que je n'ai pas fait – à commencer par ce quelque chose qu'est mon propre moi, comme nous l'a toujours dit don Giuss : « Je ne me fais pas moi-même », même s'il est certainement vrai qu'essayer chaque jour de m'améliorer, d'être un homme meilleur, dépend aussi de moi.

Maintenant, pourquoi est-il important de garder cela à l'esprit ? Pourquoi est-il important de *faire mémoire* de cela, pour reprendre la belle formule de Giussani (je dis belle parce que l'expression *faire mémoire* dit que ne pas oublier est déjà une action, un faire, c'est même le travail le plus important qui soit : en effet, ce type assis à ma droite, qu'est-ce qu'il « fait », le consultant ? Non, il fait avant tout le *memor Domini* !) C'est important pour plusieurs raisons, mais j'en souligne une : parce que faire mémoire de cela (le fait que ce que j'ai entre les mains m'est confié par un Autre) n'enlève pas la « gloire », c'est-à-dire le « poids, l'importance »¹⁵, ni la mienne ni celle de mon action. C'est au contraire ce qui me permet de percevoir la grandeur de cette « gloire ». En effet, ce qui donne un poids infini à mon action ne peut pas être *ce que je fais* ou *combien je fais*, car ce que je fais est toujours fini. Même si je suis Novak Djokovic et que je gagne 22 chelems, c'est toujours un nombre fini (de fait, quelqu'un d'autre arrive et en gagne 27 et je tombe en dépression !) Ce que je fais est toujours fini. Mais j'ai soif d'une gloire sans fin ! D'où ce faire sans jamais parvenir à la gratification, que nous connaissons bien : « Le sujet, écrit encore Han, s'use *comme une roue de hamster*, tournant de plus en plus vite sur elle-même ».¹⁶ Or, y a-t-il quelque chose qui puisse racheter mes actes de la finitude, y a-t-il quelque chose qui puisse donner à mes actes une valeur vraiment infinie ? Oui, il y a quelque chose, comme le savent ceux d'entre nous qui en ont fait l'expérience et qui en font l'expérience : ce qui introduit le *goût de l'infini* dans l'action – n'importe quelle action, même la plus humble et la plus petite – c'est de la vivre comme une réponse aimante à la voix de l'Infini qui m'appelle à cette action. Ce qui, en termes simples, signifie : vivre la *mémoire de Dieu*.

Or, si je vois bien, à la racine de ce que nous avons appelé le *sujet de performance*, se trouve l'exact opposé de cette mémoire, à savoir « *l'oubli du Dieu tout en tout* » - pour reprendre la puissante expression de l'École de la Communauté que nous sommes en train de faire. Le mot clé ici est précisément le mot *oubli*, parce qu'il décrit avec précision la dynamique d'une négation qui n'est pas théorique, mais pratique, existentielle. Notez que selon la Bible (le psaume responsorial de la messe d'hier soir l'a répété à maintes reprises), l'oubli est le premier de tous les péchés : le père, pourrait-on dire, de tous les péchés. Que signifie, en effet, oublier ? Cela ne veut pas dire oublier qu'une chose est vraie, mais *ne pas y penser, ne pas la regarder*, c'est-à-dire *vivre comme si elle ne l'était pas*. Ainsi, je peux aller à la messe tous les dimanches et même en semaine, et pourtant vivre comme si *Dieu n'existait pas*, c'est-à-dire comme si toute ma consistance, c'est-à-dire ma gloire, mon *pondus*, ce qui *me donne un « nom »*, ne résidait *que* dans ce que j'ai fait, ce que je fais et que

¹⁴ Dans les mythes babyloniens aussi, les hommes sont placés par les dieux pour travailler la terre. Mais ils sont là en tant qu'esclaves, faisant le « sale » travail que les dieux ne veulent pas s'abaisser à faire. Dans la Bible, en revanche, tout est inversé. C'est Dieu qui plante le jardin et le donne à l'homme pour qu'il en jouisse, mais le paradoxe est qu'une partie de cette « jouissance » réside précisément dans le fait que l'homme est appelé à collaborer avec le Créateur pour faire du monde un jardin toujours plus beau. Je me permets de renvoyer, pour approfondir ce point, à P. PROSPERI, *Sulla caduta degli angeli. Indagine sulle origini del male*, Marcianum Press, Rome 2023, p. 166-168.

¹⁵ En hébreu, la gloire se dit *kabod*, ce qui signifie « poids » (comme lorsqu'on dit : c'est une personne de « poids », c'est-à-dire dont la présence et la parole « pèsent »).

¹⁶ Voir BYUNG-CHUL HAN, *La Société de la fatigue*, op.cit...

je ferai - et non pas *aussi* dans ce que je suis *au-delà de* ce que je fais. Que suis-je au-delà de mon action ? Je suis le « résultat » d'un Acte d'Amour continu et électif – *continu* parce que je ne l'ai pas reçu il y a 48 ans pour continuer tout seul jusqu'à ce que la batterie s'épuise. Non, je suis *continuellement* « tiré du néant » par un Autre qui me fait, qui me donne l'être. Eh bien, oublier le *Dieu tout en tout*, existentiellement parlant, signifie ceci : vivre comme si c'était moi qui me faisais (voilà le *self-made man*), et non pas « Toi-qui-me-fais ». L'ironie, c'est que la contrepartie de cet oubli, c'est justement la perte du *goût de faire*.

Les conséquences de cette perte de goût, nous les connaissons bien : l'insécurité, le stress de la performance, la compétition, l'envie, la jalousie (que nous détestons mais qui existe), l'incapacité à se réjouir de la réussite des autres (c'est-à-dire à vivre une véritable charité envers les autres) ; un narcissisme qui ronge comme un chancre non seulement notre relation au travail, mais aussi notre relation aux autres (ce qui est pire) – car si ma « consistance » ou ma « gloire » réside *dans ma performance*, alors j'aurai constamment besoin que quelqu'un applaudisse et reconnaisse ma performance, qu'il me dise : « tu es formidable ! » (cela ne se produit-il pas trop souvent dans les relations entre nous ?) Les autres, comme dans le mythe de Narcisse, deviennent des miroirs dans lesquels on a constamment besoin de se regarder, de chercher la confirmation que l'on en vaut la peine. Les relations se corrodent de l'intérieur, on s'utilise malgré soi, voire contre son gré. Parce qu'on voudrait être libre, pur, sincèrement et gratuitement passionné par le bien d'autrui, et qu'au lieu de cela, on trouve en soi ce maudit besoin que les autres nous affirment, qui s'insinue subtilement dans toutes les relations, les rendant terriblement politiques, les obscurcissant et les rendant ambiguës. « Malheureux homme que je suis !, s'écrie-t-on avec saint Paul, qui donc me délivrera de ce corps qui m'entraîne à la mort ? Mais grâce soit rendue à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur » (Rm 7, 24-25).

4. Et nous avons vu sa gloire : le Christ, le chemin, la vérité et la vie.

Tout le monde peut avoir l'intuition (même ceux qui n'ont pas fait une rencontre comme la nôtre), peut-être *confusément* mais au moins l'intuition, que cette vie n'est pas la vie pour laquelle le cœur a été fait. Le cœur veut autre chose : « Chacun a une idée confuse d'un bien / où son âme puisse se reposer ; il le désire »¹⁷ : *où son âme puisse se reposer*, c'est-à-dire trouver la paix, la vraie liberté. Chacun sait *confusément* qu'il est fait pour une « gloire » différente de celle que la société de la performance nous pousse à rechercher - dans le travail, dans les relations, peut-être même dans le Mouvement (!), par la recherche de rôles et d'honneurs. Quelle gloire ? Question des questions : quelle est la *gloire que le cœur désire vraiment* ? La réponse est simple, même s'il faut « avoir reçu une grande grâce », comme le dit Péguy, pour qu'elle ne soit pas abstraite : cette gloire que Jean et André, Simon Pierre et tous les autres ont vu briller dans la chair de l'homme Jésus :

*et nous avons vu sa gloire, la gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique,
plein de grâce et de vérité (Jn 1,14c-d).*

C'est en l'homme Jésus de Nazareth que se trouve la vraie *vie*, la *vraie gloire*, cette vie et cette gloire que notre cœur a toujours désirées, mais qu'il ne pourrait pas atteindre, ni même imaginer si elles n'étaient pas apparues devant lui, comme elles sont apparues devant les yeux de Jean, de Simon Pierre et d'André, son frère.

¹⁷ DANTE ALIGHIERI, *Purgatoire*, Albin Michel, Paris, 1949, Chant XVII, vv. 127-129, p. 166.

Essayons donc de dire quelque chose de cette gloire. En balbutiant, bien sûr, mais il faut essayer [parce qu'en fin de compte, il n'y a que deux choses - comme l'a dit une fois don Giussani - qui valent vraiment la peine d'être dites : le but de la vie et la façon d'y arriver, le but et le chemin].¹⁸ Et le Christ, comme nous le voyons dans la nouvelle École de Communauté, l'homme Jésus Christ est les deux : « Je suis le chemin, la vérité et la vie » (Jn 14, 6). « Je suis le chemin, la vérité et la vie » signifie : « Je suis le but, la finalité », parce que la finalité pour laquelle vous êtes faits est d'entrer de plus en plus dans ma vie, c'est-à-dire dans ma mentalité, dans *ma vision* de la femme, du travail, de tout. C'est le but, sinon le Christ, la familiarité avec le Christ reste un beau château dans les airs, on ne sait pas trop quoi.¹⁹ Mais le Christ dit aussi : « Je suis le chemin ». Je suis le chemin parce que c'est en me regardant, en me suivant, en *restant* avec moi que l'on peut entrer dans ma vie. Il en fut ainsi pour les premiers : " et ils restèrent avec lui tout ce jour-là » (Jn 1, 39). Il en est de même pour nous. Nous devons donc nous aider les uns les autres à regarder ce Christ en face. Nous sommes ensemble pour cela.

Essayons donc, pour la énième fois, de nous mettre à la place des premiers qui l'ont rencontré, Jean et André, comme don Giussani nous a appris à le faire. Combien de fois don Giussani nous a-t-il invités à imaginer ce qui s'est passé lors de ce fameux premier après-midi que Jean et André ont passé avec Lui, lorsqu'ils sont allés voir « où Il habitait » (Jn 1,3 9). Alors, permettez-moi d'oser une variation par rapport au récit de don Giussani. Imaginons qu'ils ne se soient pas contentés de le « regarder parler ». Imaginons que Jésus leur ait aussi montré l'atelier, appelons-le ainsi, où il avait passé tant d'heures, de jours, parfois même de nuits, dans sa jeunesse, à sculpter des chaises, des tables, des charrues et autres, en compagnie de Joseph. D'accord, il est peu probable qu'il ait fait cela cet après-midi-là (il est également peu probable que la maison où il les a emmenés ce jour-là se trouve à Nazareth, compte tenu de la distance). Mais imaginons qu'il l'ait fait à un autre moment, plus tard, alors que Jean et André étaient déjà ses disciples, qu'il avait déjà commencé à faire des miracles et qu'il était devenu l'homme du moment, recherché et vénéré par les foules. Imaginez l'étonnement, voire la perplexité de Jean – qui était le plus réfléchi, le plus profond des disciples – en voyant le soin extrême, la patience méticuleuse avec lesquels le maître passe une journée entière à sculpter une chaise – une *seule chaise* (!) – qu'il a décidé de faire pour un tel ou une telle, alors que dehors une foule de milliers de personnes attend de voir certains de ses miracles. « Mais comment, tout le monde te cherche ! » Imaginez Jean regardant autour de lui, observant les outils, un par un, et voyant passer sous ses yeux, comme dans un rapide flash-back, toutes les années que Jésus a passées là, dans l'anonymat, à raboter des tables, lui qui d'un claquement de doigts pouvait nourrir les foules, lui qui par le charme de sa voix pouvait envoûter le monde entier. Pourquoi ?

Jean ne comprenait pas. Il n'a pas compris sur le moment. Il a compris plus tard, bien des années plus tard, avec l'aide de l'Esprit (cf. Jn 16, 12-15), parce que sans l'aide de l'Esprit – cela peut sembler une parenthèse mais ce n'en est pas une – on ne comprend rien au Christ ; du reste, don Giussani nous a toujours dit qu'il n'y a pas de prière, de jaculatoire plus importante pour nous que celle-ci : *Veni Sancte Spiritus, veni per Mariam*. Rien n'est plus important que de supplier l'Esprit, parce que sans son aide on reste toujours dans l'antichambre et on n'entre pas dans le vif du sujet, on reste toujours au début et on veut toujours la même chose, comme les enfants qui veulent

¹⁸ « Parler idéalement de la vie, c'est identifier le but de la vie et le chemin pour y parvenir, qui n'est en aucun cas pensable ou imaginable par quiconque, mais qui est donné » (L. GIUSSANI, *L'io, il potere, le opere*, Marietti 1820, Gênes 2000, p. 61).

¹⁹ « La foi ouvre à une "mentalité différente" de celle dans laquelle nous pénétrons chaque matin en nous levant et en sortant de la maison (mais aussi à la maison) : une mentalité différente (la mentalité est le point de vue duquel l'homme part pour toutes ses actions). (...) Le premier impact sur la vie de l'homme qu'a l'imitation du Christ (...) est une mentalité nouvelle, une conscience nouvelle, non réductible à une quelconque loi étatique ou à une habitude sociale, une conscience nouvelle comme source et réverbération d'un rapport authentique avec la réalité, dans tous les détails que l'existence implique. » (L. GIUSSANI, *Donner sa vie pour l'œuvre d'un autre*, cit. p. 133-134).

toujours leur goûter même quand ils ont devant eux le meilleur et le plus nourrissant steak du monde. Alors, qu'est-ce que Jean a compris *ensuite* ? Il a compris que la gloire que Jésus recherchait n'était pas la gloire que les pharisiens et les scribes recherchaient. C'était une gloire différente.

De quelle gloire s'agit-il ? « Et nous avons vu *sa gloire, la gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique* » : c'était la gloire du Fils, la gloire de celui pour qui tout honneur, tout mérite, toute satisfaction consistait à répondre à son Père, à se donner à chaque instant à la tâche que le Père lui confiait, qu'il s'agisse de nourrir 5 000 personnes ou de raboter une table pour M. X. En ce sens, le début du Notre Père est splendide. « Quand vous priez, dites : “Notre Père qui es aux *cieux*” ». *Qui es aux cieux*. Pourquoi *aux cieux* ? Parce que le ciel est l'immensité infinie et en même temps il est la lumière, la source de lumière qui éclaire les choses. Je ne sais pas si vous êtes déjà allés en Palestine et si vous avez vu comment les silhouettes des gens apparaissent lorsque vous êtes dans le désert et que vous avez l'immensité du ciel en arrière-plan. Ici, Notre Père qui es *aux cieux*, signifie : Père, tu es le fond qui enveloppe tout d'infini et de lumière, le visage de Madeleine comme celui du lépreux, la foule affamée et le bois de la table de M. X.

Tout était formidable pour lui, tout. Même – et d'autant plus, il faut bien le dire – la tâche la plus cachée, la plus humble, la plus mortifiante même. Pourquoi ? Parce que « plus c'est caché, plus il y a d'amour »²⁰ - écrivait don Giussani, dans une de ses puissantes lettres de jeunesse à Angelo Majo. En effet, cette tâche lui permettait de libérer encore plus « sa gloire de Fils », c'est-à-dire de montrer à *quel point* il était Fils, à *quel point* il aimait le Père ; et en même temps de montrer l'*ampleur* de la charité, c'est-à-dire de la passion pour le bien de chaque personne, qui jaillissait en lui de la paix de cette Filiation. Il s'est dit : « Allez, Seigneur, fais un beau miracle devant tout le monde, pour que le monde croie ! » (Cf. Jn 7, 4 !). Mais non : pas de miracle aujourd'hui. Aujourd'hui, il sculpte. Pourquoi sculpte-t-il aujourd'hui ? Pour que même Monsieur X sache qu'il vaut autant que les 5 000, pour que Monsieur X sache qu'il vaut la journée du Roi.

À vrai dire, sa façon de faire des miracles aussi était souvent étrange. Comme la fois où, à Cana en Galilée, il a changé l'eau en vin, son premier « grand » signe. Celui par lequel, comme le rapporte Jean, il avait pour la première fois *manifesté* « sa gloire » (Jn 2, 11). Dommage que, même parmi ceux qui étaient présents à la fête, très peu aient su ce qu'il avait fait, s'il est vrai que c'est l'époux, et non pas lui, qui reçoit les louanges du maître de table pour avoir fourni un vin si délicieux !²¹ Une étrange façon de « manifester sa gloire » Si étrange que l'on se demande de quelle gloire il s'agit. *Sa « gloire, (...) pleine de grâce et de vérité »* (Jn 1, 14b). Une gloire différente de celle que les hommes recherchent, c'est vrai. Et pourtant, tout compte fait, la seule gloire qui soit vraiment « pleine de grâce et de vérité », c'est-à-dire la seule gloire qui corresponde vraiment au cœur, à notre cœur.

Quelle est la gloire pour laquelle l'homme est fait ? Selon la Bible, nous le savons, la réponse est de devenir comme Dieu, de ressembler à Dieu (Gn 1, 27). Mais que signifie ressembler à Dieu ? Voilà

²⁰ « L'amour n'est contenu que dans l'action que nous accomplissons : n'importe quelle action ; et plus elle est silencieuse et limitée par rapport au désir impétueux et expansif du cœur, plus elle est “amour” » (L. GIUSSANI, *Lettere di fede e di amicizia ad Angelo Majo*, San Paolo, Cinisello Balsamo-Mi 2007, p. 38). Dans une lettre antérieure, le jeune Giussani avait déjà insisté sur la même idée, en l'appliquant à ses études : « Et maintenant je reviens à mes livres : et je pense que c'est depuis le mois de mars jusqu'à aujourd'hui [...] que je suis penché sur mes livres, avec une intensité d'étude parfaitement semblable à celle, si exigeante, de la maturité classique. Suis-je fatigué ? Cette limitation, cette solitude, ce renoncement silencieux et fatigant à l'expansion vivante de l'impétuosité de l'affection qui régurgite dans mon cœur est en effet un grand sacrifice. Je le ferais toute ma vie. Précisément parce que c'est un sacrifice pur, un sacrifice aigü, un sacrifice silencieux et ignoré” (*ibid.*, p. 32-33).

²¹ « Et celui-ci goûta l'eau changée en vin. Il ne savait pas d'où venait ce vin, mais ceux qui servaient le savaient bien, eux qui avaient puisé l'eau. Alors le maître du repas appelle le mari et lui dit : “Tout le monde sert le bon vin en premier et, lorsque les gens ont bien bu, on apporte le moins bon. Mais toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant.” » (Jn 2, 9-10).

la vraie question. En fait, si le Christ n'était pas venu, nous n'aurions qu'une idée très vague de ce que cela signifie. Tout simplement parce que « Dieu, personne ne l'a jamais vu » (Jn 1, 18) : « Dieu, personne ne l'a jamais vu », écrit Jean à la fin du prologue de son Évangile. Personne d'autre que lui, l'homme Jésus : « Le Fils unique, qui est dans le sein du Père » (Jn 1, 18) – il a vu Dieu, il le connaît, et c'est pour cela qu'en tant qu'homme, il agit comme il agit : pour imiter ce Dieu qu'il a vu, pour refléter dans chacun de ses gestes, dans chacun de ses mouvements, la gloire de ce Dieu qu'il est le seul à avoir vu. Et quel est ce Dieu ? Qu'est-ce qu'il est le seul à connaître de Dieu, alors que les pharisiens, qui connaissent toutes les Écritures par cœur, ne le connaissent pas ? Que Dieu est charité, *Deus caritas* est, dit saint Jean.²² Dieu est *pur don de soi-même*, traduit don Giussani.²³ Ce que Jésus sait, et que les pharisiens et les scribes ne savent pas, c'est que la gloire du vrai Dieu, c'est la gloire d'un Dieu dont la joie, la vie ne consiste en rien d'autre qu'à donner tout ce qu'il a, toute sa substance à un Autre, au Fils. Dieu est charité, don total de soi. De quoi jouit le Père ? La joie du Père consiste à donner au Fils *tout ce qui lui appartient*. Voilà ce que Jésus sait et que ses adversaires ignorent.

À ce stade, on pourrait objecter : mais qu'est-ce que le fait de savoir ou de ne pas savoir « comment est Dieu » change pour moi ? Cela change tout ! En effet, comme nous l'avons dit, nous aspirons tous à « être comme Dieu », nous n'y pouvons pas grand-chose. Non seulement les pharisiens et les scribes, mais nous aussi. Consciemment ou inconsciemment, c'est ce que nous désirons tous. Est-ce mal ? Non, ce n'est pas mal. C'est Dieu qui nous a créés ainsi : « Faisons l'homme à notre image, selon à notre ressemblance » (Gn 1, 27), dit la Genèse. Le problème est donc autre. Le problème est que sans le Christ, sans la grâce de la rencontre avec Lui, il est comme impossible de comprendre ce que signifie « être comme Dieu ». Et cela se produit, avons-nous dit, parce que nous ne connaissons pas Dieu ! Jésus, en revanche, le connaît, comme il le répète sans cesse dans les dialogues tendus avec les pharisiens que nous lisons ces jours-ci à la messe : « Si je dis que je ne le connais pas, je serai comme vous, un menteur ; mais je le connais et sa parole, je la garde » (Jn 8, 55). « Je le connais, croyez-moi, je le connais ! C'est pourquoi j'avance comme j'avance, je vais où je vais, je fais ce que je fais ». C'est en tant qu'il connaît le Père que Jésus recherche la gloire qu'il recherche. Quelle gloire ? La gloire qu'il trouve à servir, à se donner totalement pour que Jean vive, pour que Simon vive, pour qu'André vive, comme le Père trouve sa gloire à l'engendrer, à l'aimer : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés » (Jn 19, 9a).

Pour moi, il n'y a pas, dans tous les évangiles, de scène où tout cela s'exprime de manière plus forte et plus poignante (pas en paroles, attention, pas en paroles mais dans un geste, une action) que le lavement des pieds, tel qu'il est raconté au chapitre 13 de l'évangile de Jean. Terminons donc en nous remettant ensemble devant cette scène, qui est vraiment l'image suprême de la nouvelle conception du travail, voire du nouveau *goût* pour l'action, que le Christ a apporté dans le monde et qui, par osmose, se communique peu à peu à nous aussi, si nous avons la simplicité de rester avec lui, de rester attachés à lui, présent en notre compagnie :

Au cours du repas, (...) Jésus, sachant que le Père a tout remis entre ses mains, qu'il est sorti de Dieu et qu'il s'en va vers Dieu, se lève de table, dépose son vêtement, et prend un linge qu'il se noue à la ceinture ; puis il verse de l'eau dans

²² « Comment s'explique la nature de Dieu, comment nous l'a-t-Il expliquée, au-delà de toutes les images que les philosophies humaines ont pu construire ? Une source de l'être qui se donne entièrement, générant ainsi le Fils et laissant déborder de cette relation une énergie amoureuse et pleine de compassion comme la leur, qui est l'Esprit Saint. Et, de fait, saint Jean dit que Dieu est charité, Dieu est amour » (L. GIUSSANI, *Peut-on vivre ainsi ?*, Parole et Silence, Paris 2008, p. 275).

²³ Cf. L. GIUSSANI, *Peut-on vivre ainsi ?*, op.cit., p. 261.

un bassin. Alors il se mit à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge qu'il avait à la ceinture.

Juste quelques brèves remarques, en commentant ces lignes courtes mais grandioses. Première observation : « *Au cours du repas* » : chez Jean, c'est toujours dans les détails, dans les détails apparemment marginaux, que transparaît ce qui est le plus grand. Ainsi ici : ce n'est ni *avant le repas*, ni *après le repas* que Jésus se lève pour leur laver les pieds, mais *pendant* le repas – ce qui semble absurde, insensé. Mais comment ? On se lève pour se laver les pieds au milieu du banquet ? « Oui, je veux le faire au milieu du banquet ». Pourquoi ? C'est évident ! Pour dire aux siens que pour lui, pour l'homme Jésus, laver les pieds des siens est un plaisir, une action qu'il prend plaisir à faire, comme il prend plaisir à boire une coupe de bon vin.

Deuxième remarque : *Sachant que le Père a tout remis entre ses mains* (sachant que le moment était venu pour lui de prendre son trône légitime, sachant qu'il était destiné à régner sur le monde entier), *qu'il est sorti de Dieu et qu'il s'en va vers Dieu, il se lève de table, etc...* (...).

« *Sachant que* » : nous avons là un de ces rares moments où Jean nous permet de jeter un coup d'œil dans le cœur humain du Christ, ce cœur au fond duquel lui, le disciple bien-aimé, avait accès plus que tout autre (je rappelle d'ailleurs que non seulement Jean était le plus proche de Jésus pendant le repas, mais qu'il a aussi écrit son Évangile sous l'inspiration de l'Esprit Saint, il ne nous raconte donc pas d'histoires). Et que nous dit-il ? Que le Seigneur, à un certain moment du repas, est tellement dominé par la pensée que son heure est venue, l'heure où il doit achever l'œuvre que le Père lui a confiée, avant de revenir à lui, que c'est comme s'il ne pouvait plus rester assis, couché. Il doit dire aux siens ce qu'il va faire. En réalité, plus que dire, il doit faire un geste, un geste qui est comme un symbole de ce qu'il va faire – qui est son œuvre la plus grande, l'œuvre qui lui donnera le pouvoir sur tout l'univers, à savoir la mort sur une croix (!). Et quel est ce geste ? « Il se lève de table » – imaginons-le, ce Jésus, debout, tout à fait conscient de sa mission royale – il se lève de table et... et que fait-il ? « Il dépose son vêtement, prend un linge qu'il se noue à la ceinture et se met à laver les pieds de ses disciples ». Tiens ! Comment l'image de Jésus se levant comme un souverain qui semble sur le point de faire on ne sait quoi *et* le geste d'esclave qu'il fait ensuite s'accordent-ils ? Ils s'accordent parce que c'est ce que signifie pour Jésus avoir « tout entre ses mains » (Jn 13, 3) : utiliser ses mains « vénérables » pour laver les pieds des siens.

La révolution chrétienne, celle que le Christ introduit dans la manière de concevoir non seulement le travail au sens de la profession, mais aussi toute action, réside ici, dans ce changement de perspective qui fait qu'une action qui, aux yeux du monde, paraît humiliante, mortifiante, est remplie de gloire, de grandeur et donc de goût – un goût incomparablement supérieur même au plus grand succès professionnel.

Permettez-moi donc de vous lire, comme pour couronner le parcours que nous venons de faire, une lettre (je l'ai reçue hier) qu'un ami de Boston m'a envoyée. Il s'appelle Luca et a été atteint d'une leucémie grave alors que sa femme était enceinte de leur troisième enfant. Voici comment Luca décrit ce qu'il a vécu et appris pendant la période mystérieuse de la maladie : « Je voudrais te raconter l'expérience que j'ai vécue au cours des deux dernières années environ, depuis qu'on m'a diagnostiqué une leucémie aiguë en octobre 2020 et que j'ai été hospitalisé pour une chimiothérapie et une greffe de moelle osseuse, le tout en l'espace de deux mois et alors que ma femme était enceinte de huit mois de notre troisième fils Carlo, nommé d'après le bienheureux Carlo Acutis qui a contribué à ma guérison [il est d'ailleurs enterré ici à Assise]. Carlo est né alors que j'étais dans un isolement absolu, trois jours après la transplantation. Pendant de nombreux mois, j'ai été affaibli et incapable de faire quoi que ce soit, comme construire un "lego" avec Giovanni, notre fils aîné qui

a aujourd'hui neuf ans. Je me suis souvent demandé quelle valeur j'avais dans cet état, dans un monde où si l'on ne peut rien faire, on n'est rien. Trois ou quatre mois après la transplantation, la première fois que j'ai mis les pieds dans le jardin, je pouvais à peine marcher. Giovanni s'est approché de moi et m'a dit : "Viens papa, on va jouer au foot". J'ai alors compris qui j'étais : pour lui, j'étais simplement son papa. Il ne se rendait même pas compte de ma faiblesse et de mon impotence. J'ai compris que l'on découvre sa valeur par le regard de ceux qui nous aiment, qui sont le signe du Christ qui m'aime. Ce n'est que dans la relation d'amour gratuit que je comprends ma vraie valeur ».